NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

96 N° 5 1974

L'aperception intérieure

Aimé FOREST

p. 489 - 502

https://www.nrt.be/fr/articles/l-aperception-interieure-1200

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

L'aperception intérieure

Dans les analyses qu'elles poursuivent les philosophies réflexives mettent toujours en lumière l'aperception intérieure. C'est la conscience que le moi prend de lui-même dans l'activité qui lui est propre, le constitue, devient son éveil intérieur. La tâche toujours poursuivie est de reconnaître une expérience, distincte de toutes les autres sans doute, par laquelle l'esprit s'affirme, se rend présent à lui-même. Elle nous apparaît sous la forme d'une exigence, elle est reconnue dans le dépassement des données empiriques, dans une élévation, au terme d'une conquête. L'aperception nous conduit à l'intériorité pure, à la vie spirituelle. Elle traduit l'origine de la conscience de soi. La spiritualité ainsi entendue nous ramène à l'intimité et prend selon cette référence une signification universelle. La dignité de la vie intérieure devient par elle-même l'intelligence des valeurs que nous pouvons retrouver en leur fondement. L'étude de l'aperception intérieure doit nous faire saisir les directions essentielles de la pensée réflexive. Cette expérience est mise en lumière par Leibniz ; elle est reprise dans un débat par lequel Kant et Maine de Biran traduisent deux directions, voisines en leur principe et bien distinctes en leur achèvement, de la philosophie moderne.

Le point de départ de ces analyses se trouve chez Leibniz. A vrai dire l'aperception intérieure n'est pas prise des principes fondamentaux de sa pensée. Elle est établie comme un prolongement ou un complément de ce qui était d'abord affirmé.

Leibniz se propose de saisir la vérité selon l'origine, les raisons dernières ; il veut reconnaître, dit-il, ce qui est « du ressort de la métaphysique ». Il est ainsi amené à affirmer les vérités de la substance mais il établit une transposition qui les fait apparaître d'une façon vive et achevée. Il veut s'élever à une vision nouvelle, critiquer l'étendue, le mécanisme, tels qu'ils apparaissent chez Descartes, et qui ne sont « que l'antichambre de la vérité ». La métaphysique doit nous faire saisir une vérité intérieure, dépassant ainsi tout ce qui est superficiel, uniforme, incomplet. Cette affirmation sera établie en dernière analyse quand la substance sera reconnue dans la monade. Les réalités métaphysiques ont du rapport à nos âmes et doivent être pensées par elles. Les caractères des monades sont la perception et l'appétition, ils nous permettent d'écarter une vive défiance, souvent exprimée dans l'histoire des idées et qui est sans doute d'origine platonicienne, pour ce que les choses auraient de fuyant, de passager. La perception traduit ce qui dans l'être individuel est en rapport avec la totalité ; elle marque une perfection métaphysique, une plénitude reconnue du dedans. La perception est dans la monade le reflet du monde extérieur. Elle se ramène en définitive à l'expression qui est la loi

de la correspondance, de l'unité, de la valeur, *cum perceptio nihil aliud sit quam multorum in uno expressio.* La perception est la qualité de la monade et la marque en elle de ce qui est fondamental, de la loi de l'être. Cette expérience commande celle de l'appétition. Celle-ci n'est que le passage d'une perception à une autre, d'un état enveloppé à ce qui est plus distinct, déployé. La doctrine s'organise selon ces principes, dans une liaison de ce qui est substantiel et intérieur.

Mais il est bien remarquable que Leibniz prolonge ces pensées, fait intervenir l'idée de l'aperception intérieure. Elle se distingue de la perception, considérée dans sa simplicité et sa profondeur ; elle veut traduire à un autre point de vue ce qui est intime et saisi du dedans, ce qui apparaît à la réflexion. C'est ce qui est exprimé dans les *Principes de la nature et de la grâce* : « Il est bon de faire la distinction entre la perception qui est l'état intérieur de la monade représentant les choses extérieures et l'aperception qui est la conscience et la connaissance réflexive de cet état intérieur ». Ainsi l'aperception est reconnue en ce qu'elle a de distinctif et de propre. Pour la penser nous devons considérer ce qui est initial dans l'esprit, ce qui apparaît à son origine, la présence qui la distingue de la chose, la réflexion qui la manifeste, le discernement qui en marque la pureté, la qualité. La doctrine de Leibniz présente ainsi une grande originalité. Elle reconnaît en son mouvement essentiel le primat de la substance sur la conscience et traduit par cette référence à ce qui est fondamental et métaphysique les caractères propres de la monade. Puis elle en vient, dans une sorte de reprise de ces principes, à reconnaître ce que la réflexion seule peut manifester. Elle oriente la philosophie dans les voies intérieures qui resteront ensuite les siennes. Mais sa pensée est inachevée ; elle nous propose des suggestions sans les développer dans une doctrine définie.

Le mouvement de la pensée de Kant est l'effort pour retrouver l'aperception intérieure, la conscience de soi-même dans son origine et sa valeur. Cette connaissance peut être manquée ou retrouvée par la réflexion philosophique. Le sujet peut se saisir d'une façon illusoire et fausse, puis revenir à soi, en retrouvant en tout ce que nous pensons, dans le principe de tous nos concepts, un même principe de constitution. Il faut ainsi distinguer le sujet empirique et le sujet transcendantal. Quand elle s'en tient à l'expérience, considérée comme l'ensemble des données, la conscience se saisit d'une façon illusoire et fausse. La représentation qu'elle forme d'elle-même est commandée par la loi du temps. Celle-ci organise le monde des phénomènes et la pensée objective ainsi entendue nous laisse à l'écart de l'être. La connaissance de moi-même selon la détermination du temps ne peut remonter au fondement de l'affirmation, m'interdit **ainsi de reconnaître la subjectivité originaire. La conscience transcen-**

dantale écarte cette traduction imparfaite. Par elle le sujet se connaît dans son acte pur. « Dans la philosophie transcendantale tout doit être rapporté au sujet. » C'est qu'il est entendu alors comme principe de constitution. Il est élevé au-delà de toute expérience possible puisqu'il en est le principe. Il n'est pas davantage une expression ou traduction, un état second, à partir d'une réalité d'abord donnée. Il est, dit Lachièze-Rey, « puissance de construction dans la perspective de laquelle nous voyons se réaliser l'objet construit ». La conscience transcendantale se ramène à ce que Kant nomme « cette spontanéité si pure ». Le sujet est le pouvoir de liaison irréductible aux éléments qu'il assemble. Il s'affirme dans l'ordre théorique aussi bien que dans l'ordre pratique quand il organise la représentation objective ou se reconnaît au-dessus des déterminations de la sensibilité. Il est ainsi la sublimité de l'esprit, l'appartenance à un monde qui n'est pas donné. Le sujet est acte plutôt que représentation, il est position de soi-même. L'aperception intérieure nous est proposée dans une assurance que nous ne pouvons pas récuser. Sans doute cette connaissance n'est pas théorique. La représentation n'ajouterait rien à cette saisie de soi-même, elle la menacerait au contraire, lui ferait perdre son caractère originaire. Pourtant la subjectivité nous devient manifeste. Elle est retrouvée là où elle s'exerce, selon la loi qui lui est propre, dans l'activité qui nous remet en possession de nous-mêmes, nous fait saisir la spiritualité pure comme position, *Setzung*. Il faut reconnaître l'échec d'une représentation théorique du sujet, non de sa manifestation. Nous affirmons tout ce qui fonde notre être, la causalité pure du moi, la spontanéité, la liberté. Kant réalise la tâche que poursuit la conscience de soi originaire ; il nous faut reconnaître selon l'expression de Brunschvicg « l'essence de la spiritualité dans le dynamisme interne, dans l'activité immanente de la conscience originaire ».

On remarquera pourtant les limites, à un autre point de vue les incertitudes, les ambiguïtés de cette doctrine. Elle est la conquête de la subjectivité, mais non celle de la vie intérieure. On peut dire que la manifestation est celle de la présence et de l'existence. Mais cette expérience est celle qui nous reporte au monde, selon la loi de la constitution. Cette présence n'a pas à être conquise, elle ne se propose pas à elle-même comme la tâche, le vœu de l'esprit. Il n'a pas à revenir près de soi, en lui-même pour s'ordonner à la vérité, dans l'intelligence de la conformité de l'être et de l'esprit. Kant traduit la démarche de la réflexion, reconnaissant le sujet constructeur au-delà de l'objet construit, non le recueillement par lequel l'esprit se replie sur lui-même, affirme son étendue et son ouverture, fait correspondre l'être à cette amplitude retrouvée du dedans. La subjectivité transcendantale écarte la saisie de l'intériorité ; celle-ci n'est pas la présence lointaine puis retrouvée, elle n'est pas l'éveil de l'esprit ni le chemin par lequel nous irions à la manifestation de l'être. Il faut considérer, à un autre point de vue, l'incertitude dans laquelle nous laisse la doctrine. Il faut maintenir la dualité du moi empirique et transcendantal, du **moi constitué et constituant. Mais si l'activité originaire est transcendantale,**

est-elle reconnue comme la singularité, le moi concret, ou la forme de la pureté, de la libération et de la suffisance, le moi éternel ? Lachièze-Rey veut retrouver dans l'activité constituante les traits distinctifs du moi personnel. L'interprétation longtemps classique de l'idéalisme est très différente, elle consiste à reconnaître au principe de notre pensée la réflexion de l'absolu sur lui-même. Il faudrait dire en ce sens avec Boutroux que « l'entendement humain est le Dieu formel de Kant », et la véritable signification de la philosophie critique se trouverait dans Fichte. Le *Cogito* pourrait encore nous faire atteindre le dynamisme infini de l'esprit, « la fécondité prospective » que reconnaît Brunschvicg, et ce chemin de pensée nous élèverait au-dessus du moi concret.

L'orientation suivie par Kant trace, suivant de nombreuses directions, le projet de la philosophie moderne. Elle marque l'abandon des doctrines spirituelles du recueillement et de la vie intérieure. Elle laisse en question l'affirmation de l'intimité, de la vie personnelle. La question est en définitive de savoir si le légalisme traduit bien le fondement de la liberté et forme en nous l'assurance intérieure vers laquelle tend l'étude de l'aperception. Le sens de la spiritualité, l'intelligence de la vie intérieure viendraient ainsi pénétrer les analyses kantiennes et nous ramèneraient de la philosophie critique à la philosophie spirituelle.

La première philosophie de Biran marque avant tout la découverte de l'aperception intérieure. Telle est, selon Gouhier, « la conversion au Biranisme ». C'est une transformation importante de la pensée.

Biran l'expose dans *l'Introduction à l'Essai sur les Fondements de la Psychologie.* Il était dans ses premières analyses « prévenu pour les doctrines qui mettent l'entendement en images », mais il reconnaît l'exigence d'une vision toute nouvelle. « J'étudiais alors les phénomènes en dedans comme je les avais pris auparavant au dehors ; ce ne fut plus l'expérience extérieure ou physique ou l'imagination, mais l'expérience intérieure ou la réflexion qui dirigea ce second travail »[1]. Biran reprend les idées développées dans les *Mémoires* couronnés par l'Institut de France, l'Académie de Berlin et l'Académie de Copenhague. La question posée par l'Académie de Berlin était la suivante : Y a-t-il des aperceptions immédiates internes[2] ? L'étude de cette expérience nous fait saisir les caractères propres de l'idéologie subjective qui est en dernière analyse une psychologie réflexive. L'aperception est l'expérience originale que nous avons de nous-mêmes. Elle est due au sentiment de l'effort. Elle nous fait saisir le caractère propre de l'intériorité qui n'est pas conçue comme une certaine région de l'être que nous aurions à considérer d'une façon qui deviendrait alors peut-être objective. L'aperception est aussi le fait primitif du sens intime. C'est une expérience irréductible à toute autre ; elle nous fait saisir ce qui procède du fond de l'esprit, non ce qui est donné dans l'analyse des faits intérieurs. Le moi s'affirme comme une activité pri-

1. Edition Tisserand, VIII, 4.

2. Le Mémoire de Biran ne se trouve pas dans l'édition Tisserand. Il a été publié sous ce titre : *De l'aperception immédiate (Mémoire de Berlin),* édition critique avec introduction, notes et index par José Echeverria. Paris, Vrin, 1969

mitive, non une situation de fait. C'est dire surtout que la conscience se constitue plutôt qu'elle n'est donnée à elle-même. Biran nomme cette expérience un fait primitif, mais il veut surtout montrer que ce n'est pas un fait semblable aux autres, c'est une expérience d'un nouveau genre, originante, non originée. On remarquera aussi que son privilège est d'être la genèse de nos connaissances. La science des principes repose sur les faits primitifs du sens intime. L'évidence est saisie à la lumière intérieure. Ce n'est pas la reconnaissance de l'innéité qui appartiendrait à la nature de l'esprit, de sa structure. L'évidence n'est pas donnée, serait-ce à la profondeur de l'âme. Elle procède de l'activité par laquelle l'esprit s'affirme et reconnaît en cette expérience, ramenée à son principe, la source des idées. La doctrine repose sur le privilège de l'aperception intérieure. « Lorsque je dis *moi* et que je me rends témoignage de ma propre existence, je suis pour *moi-même* non point une chose ou un objet, dont j'affirme l'existence en lui donnant la pensée pour attribut, mais un sujet qui se reconnaît et s'affirme à lui-même son existence, en tant qu'il s'aperçoit intérieurement ou qu'il pense » [3]. L'analyse ainsi conduite paraît voisine de celle de Kant, elle en est pourtant, par son orientation essentielle, assez distincte. La recherche est toujours celle de l'activité originaire par laquelle le moi s'affirme et reconnaît, en ce qui est ainsi primitif, une existence de droit, non de fait, et l'expérience génératrice de la connaissance. Biran se rapporte à la théorie kantienne de l'abstraction active. Le sujet s'abstrait lui-même, par son activité originaire, des données empiriques, plutôt qu'il n'en est abstrait ; il est *abstrahens magis quam abstractum*. Ainsi il peut devenir la conscience de soi que Kant nomme transcendantale et la source des catégories. Pourtant Biran ne peut se satisfaire de la méthode critique. Elle consiste, dit-il, dans la recherche d'un savoir situé avant l'existence, elle établit le possible avant le réel. C'est là « commencer par les ténèbres », au lieu de prendre son point d'appui dans ce qui apparaît au point de vue de l'aperception intérieure et se situer dans l'existence. Le transcendantalisme menace ces affirmations. L'analyse réflexive telle que l'entend Biran retrouve dans sa démarche l'être personnel, affirme l'existence dans le principe de la pensée. Son caractère le plus remarquable, c'est qu'elle maintient toujours la valeur du concret, « et ce mot comporte avec lui le fait complet d'exister ».

La première philosophie de Biran consiste à élaborer, dans la fidélité à l'aperception intérieure et au sens intime, une doctrine du sujet. Ces analyses seront reprises selon une intention renouvelée que Gouhier nomme non plus une philosophie de l'expérience mais une méditation sur l'existence. L'opposition à la doctrine kantienne apparaît alors d'une façon beaucoup plus nette. Biran met en vive lumière, surtout dans le *Journal*, les valeurs de la vie intérieure. Il montre l'attrait que nous éprouvons pour l'intériorité ; elle nous apparaît dans son élévation, dans l'avènement, selon ses progrès, de l'existence personnelle.

« Je ne vaux rien que par la vie intérieure » (9 novembre 1815). Il dit encore : « La distinction de l'homme intérieur et de l'homme extérieur est capitale et sera le fondement de toutes mes démarches ultérieures ; il s'agit

3 *Introduction*, VIII, 126.

de faire nettement le partage, ce qui n'a été fait par aucun philosophe, même parmi ceux qui paraissent avoir poussé le plus loin la méditation » (28 octobre 1819). Biran éprouve souvent un sentiment de défiance, en même temps que l'attrait de la vie intérieure. Il traduit une sorte de plainte et de tentation. « Où sont, en ce moment, mes idées réfléchies, où sont mes dispositions méditatives et recueillies ? » (18 mars 1819). L'intériorité n'est pas de facile accès. Elle n'est pas seulement ce qui correspond à un attrait éprouvé, senti ; elle doit être conquise, elle est en un sens un dépassement de ce qui serait manifesté d'une façon trop immédiate. Ainsi nous retrouvons en nous une présence éprouvée dans son exigence, sa qualité. Nous avons à nous rendre présents à nous-mêmes. La représentation ne peut nous conduire dans ce cheminement. La révélation intérieure est donnée au recueillement dans lequel nous savons nous établir. Il nous fait saisir l'être du moi. Il faut sans doute penser que nous dépassons alors la certitude de l'existence intérieure ; nous allons vers l'affirmation de l'être objectif. Nous sommes conduits alors par la croyance qui marque le passage de la représentation à l'affirmation. Cette expérience est celle de l'exigence ontologique, de l'attestation, et Gouhier dit que cette assurance « remplit une fonction de consentement à l'être ». Il faut reconnaître surtout un esprit de vérité qui luit dans les profondeurs de l'âme et dirige l'homme méditatif quand il trouve dans les voies intérieures les fondements de l'affirmation. Ce qui soutient la doctrine, c'est l'expérience du recueillement et la force de la méditation. La pensée ne s'en tient pas à une sorte de « tact rapide » pour des données saisies du dedans, elle conduit à l'expérience intérieure, à la reconnaissance d'une proximité que l'esprit peut manifester, faire sienne, à l'actualité d'une présence. Les vérités sont saisies dans une conquête toujours reprise et nous devons aller « vers les rivages lointains de la vérité ».

En suivant ces perspectives, Biran reprend et transpose l'idée première de l'aperception intérieure. Elle était limitée à la reconnaissance d'une expérience primitive, sans doute originaire, mais défiante pourtant de tout prolongement métaphysique, de toute reconnaissance de l'absolu.

Dans sa nouvelle philosophie Biran reste fidèle au témoignage intérieur dans lequel la vérité se manifeste, et ainsi au sens intime. Pourtant il devient attentif aux vérités reconnues à la lumière même de la présence, à celles que la vie intérieure comporte et que le mouvement de la méditation discerne. On peut reconnaître dans ce cheminement de la pensée le passage de la philosophie critique à l'inspiration augustinienne. Le projet de la conscience est de terminer l'exil de l'âme, de retrouver la sagesse par laquelle elle se possède et de saisir dans le recueillement la manifestation de la présence pure. Biran n'a pas développé ces idées dans une doctrine achevée. Il nous propose des suggestions, des préparations. Il conduit la pensée vers une reprise de l'aperception intérieure et annonce ce que doit être la manifestation de la spiritualité. La force de sa doctrine est cette découverte intérieure. Elle nous montre ce qui doit être non constitué mais retrouvé. **Victor Cousin disait que « Maine de Biran ne doit rien qu'à ses**

propres méditations ». Et Jouffroy traduit l'esprit de sa doctrine en ces mots : « Il est le métaphysicien du moi ».

L'aperception nous apparaît sous des formes diverses. Nous cherchons à suivre le mouvement de la pensée qui les établit et les discerne. Nous retrouvons ses exigences, son inachèvement et les voies de son accomplissement. La réflexion conduit à l'entière possession de soi. L'esprit s'affirme au-delà de l'intériorité donnée dans une pure présence, dans une reprise des fondements de son être. La vie spirituelle n'est pas le seul élan de la vie ni l'immédiateté, elle dépasse et enveloppe la diversité de nos représentations, de nos options. L'aperception apparaît dans ce progrès de la pensée et de la conscience vers elles-mêmes. L'intériorité originaire, il est vrai, peut être manquée ; nous considérons alors les traductions imparfaites de la vie spirituelle, selon des distinctions trop rigoureuses. Elle est reprise au contraire dans l'étude du progrès de la conscience. La pensée reste infidèle à elle-même si elle ne s'établit pas dans une expérience d'adhésion, d'approbation intérieure ; elle semble alors s'abandonner à une sorte de fuite, de glissement, d'infidélité. Il nous apparaîtra aussi que l'aperception se réalise dans le rapport aux vérités auxquelles elle s'ordonne. Nous pouvons appréhender la vérité dans une objectivité peut-être imparfaite, ou l'apercevoir d'une façon intime et personnelle dans un acte qui reste nôtre en même temps qu'il traduit notre dépendance, ou mieux notre confiance dans l'être. L'approfondissement intérieur s'accompagne alors de la possession de la vérité. L'intelligence ne se reconnaît pas entièrement quand elle se fixe sur le système de ses représentations, risquant de les détacher d'elle-même, de les saisir d'une façon trop rigide et systématique. Elle se possède au contraire quand nos idées traduisent la fidélité à une inspiration qui les soutient et les promeut. La pensée vivante dépasse le déroulement encore impersonnel des idées en nous, elle reste présente à elle-même dans son rapport aux idées qu'elle éclaire. Elle se réalise dans l'assentiment plutôt que dans la seule appréhension. Celle-ci nous fait saisir le contenu des vérités, selon la nécessité qui s'impose à la pensée. L'assentiment est la possession que la pensée fait d'elle-même quand nous pénétrons par l'action dans la région profonde de la certitude. L'esprit ne s'en tient pas à une défiance de l'objectivité, exprimée par les philosophies de l'existence ; il reprend cette distance et cette indécision dans une possession intérieure de soi-même et de ses pensées. Il saisit moins « l'avoir » dans son objectivité seule que la signification dans son rapport à l'esprit ; il se trouve ainsi conduit au discernement de l'être

Dans le recueillement se trouve l'éveil des idées. Nous reconnaissons alors ce qui est en nous le plus intime, la qualité d'une démarche, le progrès d'une orientation, une certaine manière de rester en nous-mêmes et de nous orienter vers l'être et la vérité. Les idées deviennent plus intérieures et fines dans cette appropriation. L'expérience intérieure nous apparaît alors dans sa profondeur, son assurance ; elle marque la dignité de l'esprit selon les progrès de son cheminement. La confiance originaire dans l'être réalise en nous une forme de la plénitude, ou du moins son approximation. C'est l'actualité de la mémoire, au sens de *memoria sui,* quand l'esprit saisit les dimensions du temps dans une présence intérieure. L'âme se rapproche d'elle-même. Ce qui lui apparaît à cette lumière intérieure, c'est la dignité de sa vie, l'inspiration qui est au principe de ses conquêtes. En suivant cette ligne de pensée, nous reconnaissons ce qui est distinctif dans l'aperception intérieure, et ce qui lui est propre. Son projet est de réaliser ce que Biran nommait, dans une liaison de pensée difficile à bien entendre, le fait primitif. Nous pouvons traduire cet événement dans une expression remarquable de Blondel. Notre action, dit-il, est « de la métaphysique en acte ». Elle est le chemin vers l'intériorité pure et la révélation de ce qui est universel dans l'être, de la présence telle qu'elle s'offre au recueillement, en sa signification métaphysique. Nous remontons à la forme pure de l'affirmation, là où tout s'ordonne, se simplifie, devient aussi une exigence d'intériorité, d'existence. Cette expérience n'est pas une donnée immédiate, elle est une conquête et dépend sans doute d'un art spirituel que nous avons toujours à reprendre dans l'exigence d'une même fidélité. Le consentement qui nous ramène à nous-mêmes et nous ordonne à l'être n'est pas une possession qui nous établirait dans une complaisance intérieure. Il doit se reprendre et se purifier, dans une élévation qui voudrait correspondre à l'épreuve de notre vie, à l'attachement spirituel qu'elle forme, dessine en nous.

L'aperception intérieure est liée à l'éveil de la pensée métaphysique. Elle apparaît quand nous savons entrer dans l'expérience spirituelle intégrale. Nous sommes ainsi recueillis en nous-mêmes, dans l'accès à la subjectivité pure. L'esprit ne se saisit pas seulement dans ses œuvres, mais dans l'activité primitive qui les enveloppe. Il domine la menace toujours vive de l'existence brisée. Il se retrouve au-delà de ses représentations dont la distinction reste parfois trop accentuée ou exclusive. Le dynamisme de la pensée devient clair, se possède lui-même, s'aperçoit lorsqu'il se réalise dans la fidélité intérieure. Cette expérience est fondamentale mais elle prend par elle-même une signification concrète, nous révèle alors l'intimité vers **laquelle nous savons difficilement aller. La vie de la pensée est le**

passage de ce qui est rude, abrupt à une forme nouvelle de netteté et de simplicité. La pensée prend plus de rigueur et de finesse dans son rapport à la spiritualité pure qui ne se substitue pas à elle mais devient le principe de ses conquêtes. Elle est l'entrée dans le recueillement, révèle l'inclination qui nous rapporte aux vérités et aux valeurs, les manifeste dans l'affinité à la vie spirituelle. La vérité vient s'offrir à l'esprit dans une forme de spontanéité, de simplicité. Elle est due à la sensibilité au vrai que nous savons former, plus encore au mouvement vif, simple et assuré qui conduit la pensée. Pascal a longuement analysé cette inclination intérieure dont il dit qu'elle est une forme de la connaissance du cœur. Elle est alors ce droit usage que l'esprit fait de lui-même lorsqu'il n'ajoute rien à la spontanéité qui le dirige. Elle nous conduit « tacitement, naturellement et sans art », nous fait éprouver au principe de l'affirmation une « droiture de sens ». Cette disposition doit devenir toujours plus aisée, simple et pure. La pensée se reprend, se forme et s'élève selon les exigences qu'elle reconnaît du dedans d'elle-même. Ainsi la spiritualité reste concrète, elle nous guide suivant une disposition qui reste nôtre, elle nous fait saisir aussi les vérités qui s'adaptent à l'intériorité, sont reconnues à sa lumière comme celles de la participation et de la consonance, de la conformité et de l'ordre. Nous formons l'aperception intérieure quand nous savons que le chemin qui nous conduit à la vérité est celui de l'inclination fondamentale.

Nous entrons aussi dans cette expérience quand l'affirmation originaire devient celle du lien spirituel. Elle traduit le passage de la défiance primitive à la confiance dans l'être. La pensée métaphysique nous paraît souvent indistincte, mal assurée ; elle traduit une illusion que nous laissons se former en nous. En organisant les idées qui nous orientent vers le monde, nous laissons l'être lui-même irréductible, lointain. Il est maintenu dans la distance par rapport à l'esprit, il comporte du dedans de lui-même un écart que rien ne permet de franchir. Nous cherchons la manifestation de l'être, mais cette vérité à laquelle nous voulons aller ne se dévoile jamais elle-même. Suivant les directions les plus constantes de la pensée actuelle, la réflexion conduit à reconnaître une sorte d'échec. Cette obscurité que nous avons à penser n'est pas seulement une limite que nous devons affirmer, elle traduit plutôt une loi de l'être, un principe de constitution. Il faut dire avec Merleau-Ponty que « si l'être est caché, cela même est une loi de l'être ». La tâche qui nous est proposée est alors une dialectique de l'aventure humaine trouvant son principe dans la dialectique de l'être. Pourtant la méthode spirituelle peut nous faire retrouver sous une forme bien différente le destin de la métaphysique. Nous reconnaissons la source

de l'exil dans lequel nous sommes établis. Il procède d'une absence intérieure. Nous sommes écartés de l'être en même temps que de nous-mêmes. Nous nous en tenons ainsi à l'absence intérieure, nous l'éprouvons comme une rupture. Mais tout apparaît d'une façon nouvelle à l'expérience de la présence recueillie. C'est surtout la reconnaissance d'un lien qui nous unit à l'être. A proprement parler nous n'affirmons pas, en cet achèvement de la pensée, des objets saisis dans leur distinction, nous reconnaissons plutôt un rapport à des vérités selon leur fondement métaphysique. La pensée s'ordonne à l'être, s'affirme elle-même dans cette orientation et réfléchit ce rapport. Nous pouvons dire qu'elle atteint la présence ou plutôt qu'elle reconnaît l'être comme présence même, selon des catégories spirituelles et à cette lumière accède à l'affirmation ontologique. Ainsi encore ce discernement est celui de la proportion, de la convenance, de l'affinité. Cette reprise intérieure nous conduit à établir un savoir natif. Nous cherchons la forme pure de la révélation de l'être. Nous la connaissons quand le rapport qui nous ordonne aux choses se réfléchit lui-même, s'achève en connaissance. Considérons simplement ce mouvement de la pensée sans chercher comment il se justifie entièrement d'une façon critique et s'accomplit. Le projet métaphysique peut être exprimé par ce mot du philosophe augustinien Peter Wust : ce qui nous dirige, c'est « la nostalgie du retour à la pureté des choses en elles-mêmes ».

L'aperception est l'intériorité retrouvée en son fondement. Cette recherche est la tâche la plus difficile de la philosophie moderne. Elle se propose d'une façon classique d'atteindre la subjectivité mais elle hésite souvent à reconnaître l'intériorité. Nous pouvons accéder à nous-mêmes dans des expériences de la force, de l'initiative, de la souveraineté de l'esprit, ou bien encore nous pouvons retenir celles de l'absence, de l'interrogation ; l'esprit peut se saisir dans « le dur travail du négatif », dans la créativité et la promotion de la conscience, dans la *praxis*. Mais ne faut-il pas dire aussi, suivant ces directions de la pensée, qu'« il n'y a pas d'homme intérieur » ? Pour affirmer l'intériorité dans le point de vue de la réflexion, il faudrait l'entendre en son sens originaire, au-delà de toute donnée immédiate. Comment pouvons-nous saisir en son achèvement le terme vers lequel elle porte, le reconnaître en son projet fondamental ? On pourrait dire que l'intériorité se réalise dans le discernement du sacré. Elle est son éveil, sa réminiscence. Cette expérience est celle de l'âme vivante, dans son rapport à ce qui est au-delà de toute donnée, dans le retour à elle-même. Le sens du sacré, ou encore celui de la sagesse, peuvent apparaître comme l'expérience fondamentale par laquelle nous revenons à nous-même et reconnaissons ce qui nous porte au dehors. Nous la retrouverons

d'une façon plus simple, plus achevée et plus concrète dans le rapport de l'âme à la grâce. Il apparaît en son sens métaphysique. L'âme se possède elle-même en s'ordonnant à la gratuité de l'être dans la diversité des formes où il vient s'offrir à nous. La grâce est appel, prévenance, la réflexion la retrouve dans les mouvements de l'intériorité. La grâce prévenante devient manifeste dans la grâce consentie. Par cette fidélité l'âme revient au principe d'elle-même, elle entre dans la possession intérieure. La réflexion saisit la forme pure des mouvements qui s'orientent vers notre adhésion. Elle est la révélation de la grâce, non libération de la faute mais révélation de l'origine et cheminement vers la plénitude. La grâce est notre demeure spirituelle, notre terre promise, et l'aperception revient à la discerner en son sens intérieur.

Ces liaisons apparaissent d'une façon plus manifeste dans l'ordre surnaturel. L'intériorité est au principe de l'affirmation religieuse, c'est par elle que les vérités dogmatiques sont reconnues dans leur source. Cette doctrine est souvent exposée dans la tradition religieuse ; elle apparaît d'une façon très vive chez Pascal.

Il élabore une logique du cœur différente, à certains aspects, de la logique scolastique. Suivre les mouvements du cœur, c'est reconnaître que la vérité est retrouvée dans la fidélité à la vie profonde de l'âme. L'affirmation religieuse devient manifeste quand la pureté du cœur est enfin reconquise. Les vraies preuves sont celles qui sont inscrites en nous. A cette lumière nous reconnaissons la vérité qui s'offre au mouvement de la foi. Elle nous est présente et doit toujours être reprise, renouvelée. Pascal écrit à Madame Périer dans la *lettre du 5 novembre 1698* : « Pour entendre ce langage secret et étranger à ceux qui le sont du ciel, il faut que la même grâce, qui peut seule donner la première intelligence, la continue et la rende toujours présente en la retraçant sans cesse dans le cœur des fidèles pour la faire toujours vivre, comme dans les bienheureux Dieu renouvelle toujours leur béatitude ». Nous ne pouvons atteindre la vérité, suivant l'expression de Filleau de la Chaise, « que le cœur ne se soit rendu ». Cette lumière est celle qui nous fait saisir la vie de la grâce en nous, permet d'en former l'idée. Pascal expose suivant ses distinctions la doctrine janséniste de la grâce. Mais il ne s'en tient pas à cette analyse. Ce qui est le plus remarquable dans sa pensée, c'est le mouvement par lequel il remonte aux sources de l'affirmation. « Je ne prends pas cela par système mais par la manière dont le cœur de l'homme est fait. » Telle est la règle qui guide toujours la recherche. Elle nous permet de saisir, au-delà des formes distinctes et des notions qu'établit la théologie, la grâce intérieure, que l'on pourrait dire radicale, fondatrice. Elle se reconnaît à son élan et plus profondément encore elle s'affirme dans l'avènement, l'éveil intérieur de l'âme dont elle est le principe. La doctrine spirituelle se propose surtout d'atteindre l'économie de la grâce, la source de la vérité dans le mouvement du cœur, sa manifestation dans la correspondance de l'enseignement de Dieu à notre esprit. Elle est reconnue dans le sentiment, elle est aussi rapportée à l'art divin, à la sagesse qui l'inscrit dans les âmes. La grâce révélée dans l'intériorité est retrouvée dans sa suprématie. Pascal dit dans le *Quatrième Ecrit sur la grâce* qu'il faut rejoindre le projet du Concile de Trente « qui a établi le vrai règne de la grâce dans les âmes, comme

doivent le faire les vrais chrétiens ». La pensée en revient toujours à main-tenir dans la référence à la grâce les valeurs de l'intériorité. Ainsi la grâce est invincible, s'exerçant sur la volonté avec force et douceur, la ramenant à sa propre droiture.

On reconnaîtra la difficulté mais aussi l'exigence d'une recherche de l'aperception intérieure. Elle reprend la voie biranienne ; elle ne présente pas en effet un tableau de l'esprit mais veut reconnaître l'expérience par laquelle il se constitue. Elle prolonge et dépasse la méditation que suivait cette pensée. La tâche qu'elle poursuit est d'élever au-delà de la vie la spiritualité, de la reconnaître en sa forme pure. Il faut d'une certaine manière accorder ce qui est profond et concret, reconnaître ce qui est originaire en nous, c'est-à-dire non ce qui est donné, mais ce qui fait surgir. L'esprit se saisit en sa dignité et son actualité. Il entre en lui-même en se conformant à l'activité primitive par laquelle il se recueille, devient présent à soi. Disons plutôt avec Maurice Blondel que notre vie intérieure en son sens fondamental, non dérivé, est « de la métaphysique en acte ». Nous la reconnaissons dans le rapport à l'être, sous la forme de la consonance ou peut-être encore de la *contuition.* Nous cherchons à penser ensemble les valeurs de l'être et de la spiritualité, et il nous semble que dans leur séparation nous les manquerions les unes et les autres. La vérité métaphysique ne peut se détacher de la source pure de la spiritualité qui la discerne. L'esprit se rejoint, s'égale à lui-même, se reconnaît dans l'inclination fondamentale, la présence recueillie, la grâce intérieure. En réfléchissant ces expériences, nous saisissons la spiritualité en ce qu'elle a d'originaire et nous affirmons l'être en ce qu'il a de fondamental. Alors nous retrouvons dans la même expérience l'intériorité qui nous rapporte à nous-mêmes et l'aperception, distincte de l'appréhension, qui affirme l'être dans l'activité, l'intériorité. Nous retrouvons la spiritualité pure, s'il est vrai que l'esprit ne se distingue de l'être que par le consentement qu'il lui donne, et en ce sens lui est uni. L'aperception n'est pas un rapport entre les choses constituées, elle les révèle, les établit du dedans, les manifeste en leur source. Cette liaison échappe à une pensée trop attentive à ses déterminations. Elle est saisie dans la méditation ; elle demande une reprise de l'activité primitive de l'esprit, une reconquête de l'élan intérieur, au-delà de ce qui le limite, l'arrête, le déforme. La méditation nous fait saisir en ces divers moments les progrès de la méthode spirituelle. Elle révèle le dynamisme de l'esprit, retrouve la clarté qui est en lui quand il entre en lui-même et affirme l'être à cette lumière intérieure. Ainsi la pensée métaphysique peut dominer les difficultés qui lui sont souvent présentées. Le philosophe, **dit-on, ne parle de nulle part. Aucun discours ne peut traduire son**

intention et, devant la pluralité des langages qui lui sont toujours étrangers, il ne peut reconnaître son destin. Mais nous pouvons suivre la voie que trace en nous l'aperception intérieure. C'est là que tout s'origine et que s'établit l'affirmation métaphysique. Quand l'esprit s'établit dans son principe, nous retrouvons la confiance originaire dans l'être, nous entrons dans la liberté spirituelle, nous discernons son achèvement dans la grâce consentie. Ce qui nous dirige surtout, c'est l'expérience intérieure et normative de la rectitude spirituelle. A ce moment, le plus haut peut-être de la pensée, nous retrouvons l'inspiration de saint Anselme. La vérité se pense par sa référence à une plénitude saisie du dedans. *Rectitudo sola mente perceptibilis.* Sans doute dans l'affirmation la pensée reconnaît son rapport à l'être mais elle se réfléchit au-delà de cette adéquation, entre dans son élévation, dans la révélation de l'être intérieur. L'énonciation vraie est celle qui énonce ce qu'elle doit dire, et ainsi traduire d'elle-même ; elle est prise d'une droiture essentielle, de la fidélité à une norme saisie du dedans, et la soumission à l'être est elle-même commandée par cette rectitude intérieure. Elle est comme un cheminement de la pensée se conformant à Dieu, une simplicité correspondant en nous à celle d'où tout procède. Le dynamisme de la pensée devient clair, s'aperçoit lorsqu'il est dans cette rectitude. Il nous permet d'affirmer la vérité non dans la seule soumission par laquelle l'esprit ne saurait s'égaler à lui-même, mais dans l'aveu, la conformité à son propre élan.

La réflexion sur l'aperception intérieure nous fait saisir l'accord des vérités de la philosophie et de la théologie fondamentales. Les distinctions apparaissent avec netteté, mais elles ne peuvent menacer l'unité prise d'une relation constituante. Les vérités des deux ordres différents se pénètrent, s'ordonnent. On peut dire, en utilisant une expression de Leibniz, que la philosophie symbolise avec la foi. Nous accordons alors dans cette distinction et cette médiation ce qui est métaphysique et religieux. La philosophie ainsi entendue peut être le schème de la religion ; elle la prépare et l'annonce et en un autre sens elle en dépend, elle en est la cause et l'effet. Ce qui apparaît surtout, c'est la communauté d'une démarche, l'accord de la méditation métaphysique et de la méditation religieuse. Le même chemin de pensée conduit à l'affirmation de l'être et à celle de la signification dogmatique. Nous reconnaissons le même rapport de la vérité et de la spiritualité. La philosophie n'est pas la simple traduction de ce que la foi nous donne d'affirmer, elle est la préparation, l'annonce des vérités qui la dépassent. En entrant dans l'aperception intérieure, elle s'ordonne au mouvement de la foi. Le même recueillement nous permet de suivre les voies de l'affirmation, de réaliser toute pensée dans l'ordre du salut. Nous retrou-

vons, selon ces convergences, ce que saint Augustin nomme : « le sacrement de l'homme intérieur »[4]. C'est l'expression sans doute la plus achevée de l'aperception intérieure. Elle marque la richesse de l'âme, sa dignité, ce qui dans notre expérience est l'accord du profond et du concret. Mais le sacrement conduit à ce qui est invisible. Il traduit le rapport des idées fondamentales au principe de l'intériorité. La réflexion qui nous fait connaître la dignité de la vie intérieure manifeste les dons de la nature et de la grâce.

F 87000 Limoges
19, cours Jourdan

Aimé FOREST